

## ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

X.

(Suite.)

L'idée d'écrire un ouvrage lui vint un instant. Un scrupule de modestie l'arrêta; il lui sembla présomptueux d'aborder des sujets si graves, auxquels, en raison de l'espèce de responsabilité qu'ils font peser sur l'écrivain, l'expérience lui paraissait à juste titre indispensable. Alors, il résolut de traiter une de ces questions de philosophie religieuse et sociale telles qu'il en a tant surgi à notre époque, et l'élévation de la cause qu'il voulait servir sembla l'inspirer.

Il traça un plan rapide, à grandes lignes, et commença à jeter sur le papier des pensées convaincues, ardentes—tantôt se plaisant à espérer que le souffle de son âme pénétrerait les autres, tantôt s'arrêtant avec angoisse, et anéantissant dans un moment de désespoir des pages studieuses, fruit de ses longues veilles.

Nul ne connaissait ses projets. L'espèce de fougue qu'il apportait à ces travaux, si différents des occupations de toute sa vie, et un changement presque total de ses habitudes avaient altéré ses traits et légèrement affaibli sa constitution robuste. Lors d'une de ses visites à son oncle, le docteur Sertan le questionna avec une sorte d'inquiétude; mais Georges ne lui confia point son secret.

—Je publierai mon livre sous un nom étranger, se disait-il. S'il réussit, je conquerrai peut-être la tendresse de la jeune fille que j'aime; si j'échoue, je garderai à jamais ensevelie dans mon cœur cette espérance déçue.

Comme il restait ainsi, immobile et absorbé, son domestique ouvrit la porte.

—Le cheval de monsieur est sellé.

Georges tressaillit; il devait se rendre ce soir-là chez madame du Valmoët.

Il relut rapidement les dernières pages de son manuscrit; il s'y trouvait quelque chose de nerveux qui rappelait le soldat, quelque chose d'ému qui révélait une nature loyale et délicate. Qu'en penserait-on? Ce livre ferait-il son chemin dans le monde des idées, ou était-il destiné à rester inconnu, victime de cette indifférence, plus cruelle que la critique?...

Georges s'arracha à ces alternatives de doute et d'espoir qui le minaient sourdement, et s'élançant sur son cheval, prit la route de Blois. L'air frais du soir, et peut-être aussi la rapidité de la course apaisèrent le tumulte de ses pensées; bientôt, il modéra l'ardeur de sa monture, et s'abandonna aux sensations douces et bienfaisantes de cette soirée d'été.

Une brume transparente adoucissait encore les lignes molles et arrondies du paysage, et donnait de la profondeur à l'horizon; les derniers reflets du soleil dorotaient capricieusement ici le sommet d'un bouquet de bois, là, la façade blanche d'un château, tandis que les nuages brillamment colorés se réfléchissaient en nappes scintillantes sur les eaux du fleuve. Les oiseaux chantaient avant de se blottir dans leurs retraites de feuillage, et sur le paysage tout entier était répandue cette sorte de langueur riante qui précède le coucher du soleil. Les nuages semblaient flotter plus doucement sur l'azur pâle du ciel, la brise était légère, les épis ondulaient lentement, et du feuillage imperceptiblement agité se dégageaient des bruissements mystérieux.

Georges se sentait calmé par l'aspect tranquille de ce qui l'entourait; ses craintes s'envelopaient une à une, et la joie s'insinuait dans son cœur à mesure qu'il se rapprochait de la ville.

—Je vais la voir, se disait-il en traversant le vieux pont de pierre. Peu à peu nos pensées, rapprochées par une intimité dont elle ne semble pas redouter le progrès, se confondront en une heureuse harmonie... Un jour viendra—bientôt peut-être—où elle sera fière de l'amour qu'elle a éveillé... du livre qu'elle a inspiré...

Quelques amis étaient déjà réunis chez madame du Valmoët, dont le salon semblait, ce jour-là, offrir un aspect encore plus riant et plus harmonieux. Les fenêtres étaient ouvertes; sur le fond déjà sombre du ciel se détachaient, dans chacune des embrasures, des masses de fleurs odorantes, groupées avec grâce, et sous la lueur adoucie des lampes—chez madame du Valmoët il n'y avait jamais une lumière très vive—les étoffes des meubles et des tentures chatoyaient avec un éclat discret.

Georges passa près de la table de whist, salua la maîtresse du logis, plus charmante que jamais, et chercha du regard Anne, qui se tenait un peu à l'écart, debout près d'une fenêtre.

Pour la première fois depuis la mort de madame de Douhaut, le deuil qu'elle portait avait subi une légère altération. Un nœud d'une douce nuance lilas était attaché à son corsage entr'ouvert, et elle avait placé dans ses cheveux bruns une touffe de géraniums d'un blanc rosé, cueillie dans l'une des jardinières.

Georges s'approcha d'elle, et une joie irraisonnée s'empara de lui: il la retrouvait, non plus abattue, mais vive, presque gaie, telle qu'elle lui était apparue trois mois auparavant chez madame de Douhaut. Elle causa avec animation; toutefois, ses yeux se détournaient fréquemment, comme si elle eût été sous l'empire d'une préoccupation ou comme si elle eût attendu quelqu'un. Georges suivit ce regard, et la porte s'ouvrant au même instant, Anne laissa échapper une exclamation de plaisir en voyant entrer M. de Prévèlle.

Aux yeux d'un amoureux dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une vigoureuse beauté, un homme d'âge moyen, aux cheveux grisonnants, aux traits maigres et accentués ne se présente pas tout d'abord comme un rival bien redoutable.

Le nouveau venu s'avança vers madame du Valmoët, et causa longtemps avec elle... Anne devint distraite, préoccupée... Enfin, le poète vint la saluer, et, prenant un siège près d'elle, absorba aussitôt son attention d'une manière si évidente que Georges, le cœur serré, ne pouvant se joindre à leur entretien, d'abord parce qu'il n'en saisissait que des fragments, ensuite parce qu'il n'avait pas été présenté à l'étranger, quitta sa place et alla s'asseoir à une table où, sous prétexte de feuilleter des albums, et tout en échangeant quelques phrases avec madame du Valmoët, il observa avec un ardent intérêt le visage attentif et ravi de la jeune fille.

Ce n'était que trop vrai, elle était sous le charme... Alors, il regarda celui dont la parole semblait douée d'un pouvoir

magique, et un sentiment pénible, amer, inconnu jusque-là à sa nature—une sensation de vive jalousie le mordit au cœur.

Quand l'étranger parlait, son visage irrégulier, mais énergique, prenait une vie intense, ses yeux noirs et perçants une puissance pour ainsi dire fascinatrice. Par intervalles, sa voix arrivait aux oreilles de Georges, harmonieuse comme la plus pure des musiques.

Le jeune homme se retourna vers madame du Valmoët, et malgré le sentiment qui l'absorbait, il ne put s'empêcher de remarquer le soin avec lequel elle aussi surveillait les causers.

—Puis-je vous demander le nom de ce nouveau venu? A en juger par l'attention que lui prête mademoiselle du Valmoët, il doit être un conteur intéressant...

Il s'efforçait de sourire en disant ces mots, mais il y avait une secrète amertume dans son accent.

Madame du Valmoët tressaillit légèrement, et il sembla à Georges que ses lèvres tremblaient; cependant, ce fut d'une voix aussi paisible et aussi musicale qu'à l'ordinaire qu'elle répondait:

—C'est Jean de Prévèlle, le poète bien connu...

Oui, Georges le connaissait!... Une douleur inexprimable le saisit tandis que, tranquille en apparence, il sentait s'évanouir le faible espoir qui avait soutenu son amour et inspiré ses travaux. Madame du Valmoët ne semblait pas désireuse de continuer l'entretien; lui-même avait besoin de silence, et il demeura à sa place, jouant machinalement avec les albums et écoutant distraitemment la conversation qui, un instant après, s'engagea entre madame de Saint-Pierre et la maîtresse de la maison.

Au bout de quelques temps, et sur la demande de son amie, madame du Valmoët se leva et ouvrit le piano. Elle était musicienne, et jouait avec un art et une douceur infinies des fragments anciens ordinairement très simples qui s'harmonisaient avec sa personne et charmaient toujours ses auditeurs.

M. de Prévèlle, s'approchant du piano, la complimenta chaleureusement, et Georges s'imagina que le sourire de la jeune femme devenait plus doux, plus charmant que jamais.

—Mademoiselle votre belle-fille est-elle aussi musicienne? demanda M. de Prévèlle, jetant un coup d'œil sur Anne.

—Oh! elle ne fait pas de musique en ce moment, dit vivement madame du Valmoët. Elle a essayé pour moi, et n'a pu continuer; lui en parler serait l'affliger, à coup sûr!

—Et pourquoi?... Je sais que mademoiselle du Valmoët a perdu récemment une amie très chère... Mais offensera-t-elle sa mémoire en cultivant un art encore mieux fait, peut-être, pour interpréter nos tristesses que pour exprimer nos joies? Permettez-moi d'insister auprès d'elle.

Et, rejoignant la jeune fille, il lui parla avec vivacité. Anna secoua la tête, les larmes aux yeux.

—Mais pourquoi la musique vous paraît-elle uniquement associée aux jours heureux? dit-il d'une voix insinuante. Certains maîtres n'en ont-ils pas fait le langage de la plus touchante mélancolie? Les nocturnes de Chopin, par exemple, ne vous semblent-ils pas, dans leurs accents pénétrants, tourmentés, doux et navrants, exhaler la douleur aussi bien que peuvent le faire les larmes, et la musique ainsi sentie n'est-elle pas un hommage rendu à ceux que nous pleurons, la voix même de nos regrets s'exprimant de la manière la plus suave et la plus pure? Le chagrin n'est pas dans l'abstention de tout ce qui fait la vie, de tout ce qui constitue les émotions puissantes... Il s'insinue, au contraire, dans chaque pensée, et pour sentir sa présence, nous n'avons pas besoin de nous vouer à l'immobilité et au marasme... Je vous dirai plus: nous avons des devoirs envers la douleur. Laissons-les agiter ces cordes intimes dont la vibration peut faire tressaillir le monde... L'art et la poésie n'ont pas de plus sûre maîtresse... Croyez-moi, ce n'est pas profaner la souffrance que d'en tirer pour les autres un suc fécond, une inspiration inépuisable... Si j'osais vous parler de moi, je vous dirais que je suis profondément sensible à la musique, et que souvent, après que mon esprit s'en est pour ainsi dire imbibé, une source de poésie s'ouvre en moi...

Une rougeur fugitive colora le visage de la jeune fille, et, sans rien dire, elle se mit au piano.

Si Georges ne s'était pas trompé, si madame du Valmoët avait réellement désiré que sa belle-fille ne jouât point auprès d'elle, il lui faut bien avouer que ce sentiment, d'une étroitesse incontestable, était presque excusable dans une nature féminine. Son gracieux talent était absolument décoloré auprès du talent nerveux d'Anne. Celle-ci choisit justement la *Valse lente*, de Chopin, et quand elle quitta le piano, émue par son propre jeu, elle ne remarqua pas l'admiration presque douloureuse de Georges, mais elle tressaillit d'orgueil en voyant les traits mobiles de M. de Prévèlle bouleversés et pâlis.

Georges s'éloigna, ce soir-là, le cœur navré. Un instant il songea à abandonner la lutte et à chercher au loin, dans les distractions d'un voyage, l'apaisement de sa souffrance.

—Non, se dit-il soudain, j'irai jusqu'au bout, je chercherai à le combattre avec ses propres armes. Je publierai mon livre, et peut-être, s'il réussit, paraîtraï-je son égal aux yeux d'Anne.

Quinze jours se passèrent. Un aimant mystérieux l'attirait vers cette maison où il éprouvait cependant des tortures cruelles. Anne subissait l'influence de Jean de Prévèlle, et dans leur cercle, on commençait à prononcer le mot de mariage.

X1

« Blois, mercredi.

« Monsieur,

« Je désirerais vous entretenir d'une affaire sérieuse sans courir le risque d'être interrompu par des importuns. Pourriez-vous venir chez moi demain, jeudi, vers deux heures?

« Depuis quelques jours, j'hésitais à aborder le sujet qui m'occupe; mais l'intérêt d'une personne qui m'est chère me décide à une démarche que votre honneur saura garder secrète, et dont votre délicatesse appréciera la véritable mobile.

« A demain, n'est-ce pas, et croyez, monsieur, à mes sentiments les plus distingués,

« L. DE PERNAY DU VALMOËT. »

Ce billet parvint à Georges le jeudi matin; quelques heures seulement devaient donc s'écouler jusqu'au moment fixé par madame du Valmoët, et le jeune homme le employa à former des conjectures aussitôt abandonnées.

—Que veut-elle me dire? S'agit-il de sa belle-fille?... A-t-elle deviné que je l'aime, et veut-elle m'interdire l'entrée de sa maison?...

Ces pensées et bien d'autres se croisaient dans son esprit; cependant, un espoir mal défini, mais vivace, animait malgré tout son cœur tandis qu'il franchissait la courte distance qui le séparait de Blois.

Madame du Valmoët était seule; elle tenait à la main un livre qu'elle ferma vivement en apercevant le jeune homme, et

qu'elle laissa tomber dans sa précipitation. Georges se baissa pour le lui rendre; elle le prévint, mais le livre s'était ouvert, et il put en lire le titre: *Souvenirs du passé, par Jean de Prévèlle*.

—Asseyez-vous, dit madame du Valmoët, lui désignant un fauteuil en face d'elle, et attachant sur lui son regard tranquille et singulièrement pénétrant. Je ne sais comment aborder la question que je voudrais traiter... Ma situation est tellement délicate qu'il me faut une grande confiance en vous pour oser vous parler.

—Veuillez être assurée que je ne saurais me méprendre sur les motifs qui vous guident, répondit-il, un peu surpris. Ma discrétion vous est acquise, et, quel que soit le sujet que vous me ferez l'honneur de m'entretenir, je serai fier d'avoir été digne de votre confiance.

Madame du Valmoët demeura un instant silencieuse, étudiant le visage de Georges avec attention; elle prit enfin la parole d'un ton à la fois paisible et résolu.

—Je crois avoir deviné bien des choses... Si je me trompe notre conversation n'aura plus de but... Si je ne me trompe pas, veuillez avoir confiance en moi et me répondre avec franchise... J'ai pensé, ces derniers temps, que ma belle-fille vous inspire un intérêt sérieux... un sentiment...

Elle s'arrêta, sans le quitter des yeux. Georges, visiblement ému, ne put tout d'abord répondre; quand il parla, ce fut d'une voix basse et altérée.

—Je ne puis ni ne veux le nier... J'ai voué à mademoiselle du Valmoët la plus pure de mes affections, et ce n'est pas d'hier... Il y a plusieurs mois que je l'aime.

—Plusieurs mois! répéta vivement Laurence. Ah! c'est vrai, je l'avais d'abord pensé... Vous l'avez connue à Paris. Eh! bien si vous l'aimez, pourquoi cette réserve presque farouche? Moi, qui lui porte un tendre intérêt, je serais heureuse de la confier à un mari tel que vous... Si j'étais sa mère, il ne me serait pas permis de vous parler ainsi; mais j'ai pour elle une affection qui, en m'inspirant le plus vif désir de la voir heureuse, me laisse les privilèges d'une étrangère... Cependant, je n'ignore pas que l'alliance qui nous unit rend ma démarche presque aussi singulière que si elle était réellement ma fille, et peut lui prêter l'apparence de la partialité...

Georges secoua la tête.

—J'interprète votre démarche dans son véritable sens, dit-il avec effort, et je vous suis profondément reconnaissant de la bienveillance dont elle témoigne en ce qui me concerne. Si j'avais l'espoir d'être agréé par mademoiselle du Valmoët, je serais transporté de joie... Mais elle ne m'accorderait pas sa main.

—Qu'en savez-vous? La lui avez-vous demandée?

—Oui...

Madame du Valmoët changea de couleur.

—Je le craignais, murmura-t-elle.

Il y avait en cette femme, nous l'avons dit, un charme qui attirait la sympathie et auquel peu de personnes eussent pu se soustraire. Georges n'hésita pas à lui confier les projets qu'avait formés son oncle, le refus de la jeune fille, et la cause que le Dr Sertan avait assignée à ce refus, sans doute d'après les confidences de madame de Douhaut.

Une expression soucieuse se lisait sur le visage de madame du Valmoët. Elle garda le silence, et Georges reprit tristement:

—Maintenant, ma situation semble plus désespérée que jamais... A tout autre que vous, madame, je n'oserais point communiquer mes pensées et mes observations: les sentiments d'une jeune fille qu'on aime, sont chose sacrée; mais ce que j'ai vu, vous le voyez comme moi... Tant qu'un cœur est libre, on peut vaincre son indifférence; mais hélas! un intérêt nouveau ne semble-t-il pas captiver mademoiselle du Valmoët?

Le nuage répandu sur les traits de Laurence devint plus sombre encore, et elle répondit vivement:

—Oui, mais il a de moins que vous la jeunesse!

—Et de plus que moi le talent et la réputation! répliqua Georges avec un pâle sourire.

—L'imagination de ma belle-fille peut être éblouie, mais son cœur, croyez-moi, n'est pas en jeu... M. de Prévèlle ne lui convient pas!

—En juge-t-elle ainsi?...

—J'espère, du moins qu'elle écoutera la voix de la raison et les conseils de l'expérience; je vous le répète, il ne lui convient pas... Et d'ailleurs, ni vous ni moi ne savons s'il pense à elle! s'écria madame du Valmoët avec une sorte de violence que Georges n'avait jamais vue chez elle.

Elle se calma aussitôt et reprit du ton mesuré qui lui était habituel:

—Anne est jeune, et son enthousiasme et ses aspirations empruntent leur vivacité à son âge. Le sentiment poétique que nul ne saurait méconnaître chez M. de Prévèlle prête à celui-ci l'apparence de la jeunesse, mais son enthousiasme n'est pas de bon aloi, ses émotions sont souvent factices, et la poésie même découle chez lui de ses déceptions et d'une sensibilité morbide...

M. de Prévèlle serait dans l'erreur s'il s'imaginait retremper et renouveler ses idées au contact d'un cœur frais et neuf: c'est ce cœur ardent et candide qui, subissant sans réserve son influence, et ne sachant qu'admirer des tendances qu'il faudrait guérir, glisserait après lui sur des pentes fatales... La femme d'un poète doit faire dans sa vie la part de la prose, et réagir contre les tristesses exagérées, tout en sympathisant avec les souffrances réelles... Croyez-moi, il n'aimerait pas longtemps une compagnie trop semblable à lui, ou incapable d'exercer sur sa vie un ascendant salutaire. S'ils s'épousent, ils seront malheureux...

Georges écoutait avec surprise. Il possédait lui-même assez de pénétration et il avait assez observé M. de Prévèlle pour reconnaître la justesse de ce portrait; mais ce jugement avait quelque raison de le surprendre dans la bouche d'une femme qui, croyait-il, aimait celui dont elle venait de parler ainsi. Il ne pouvait comprendre une nature qui, susceptible d'un penchant très vif, possédait en même temps assez de raison ou de sang-froid pour ne pas se laisser égarer ni par la passion ni par la tendresse.

—J'avais espéré, reprit madame du Valmoët après un instant de silence, qu'Anne serait sensible à l'offre de votre main, si cette offre devançait celle d'un autre. J'ai quelque influence sur elle, et je voudrais en user en votre faveur.

(La suite au prochain numéro.)

Les ouvriers, au commencement du printemps, avant de reprendre les travaux, devraient se purger, afin de jouir d'une bonne santé tout l'été, et pour cela ils doivent faire usage des Amers de Houblon et les recommander à leurs familles.—*Burlington Hawkeye.*